

## La Tasse

L'arôme amer de l'orange domina l'âpreté du thé trop infusé. L'odeur toutefois n'était pas entièrement masquée et lui fit pincer le nez et les yeux. Il se leva avec peine, s'appuyant sur la table pour compenser la fatigue de ses jambes. Il alla jusqu'à son étagère et se saisit du pot de sucre. Il retourna à sa place, ouvrit le pot et versa une partie du contenu dans la tasse. Il chercha sa cuillère des yeux mais ne la trouva pas. En avait-il pris une? Il regarda le tiroir hors de portée où se trouvait l'ustensile mais l'eut pas la force de s'y rendre. Il regarda le liquide foncé qui débordait presque. Il ne pourrait pas secouer la tasse sans en renverser une partie. Il plongea le bout de son doigt mais il se brûla. Il n'y avait aucune solution. Il allait devoir attendre.

Il posa ses coudes sur la table satinée aux reflets imitation bois et prit sa tête entre ses mains. Il sentait son crâne être martelé par les impulsions de son sang. Contre ses tempes il pouvait entendre les battements de son cœur. Ses yeux peinaient à demeurer ouverts. La fatigue lui arracha un bâillement qui lui fit verser une larme. Il n'avait vraiment pas assez dormi.

Il rappela à lui des bribes de souvenirs de la veille qui se mêlèrent à la fine fumée de sa boisson. Les yeux dans le vague il retraça les heures jusqu'à ce qu'elles se perdent dans le tourbillon de leur propre frénésie. Qu'avait-il fait entre deux heures et quatre heures, cette nuit?

Il écarta les doigts pour que ses yeux puissent passer au travers de la lourdeur de son crâne jusqu'au dehors terne du matin. Les arbres sans feuilles peinaient à masquer les demeures qui lui faisaient face. Les balcons étaient vides. Ici traînaient deux chaises de toile que séparait une vieille boîte de conserve rouillée qui débordait de mégots de cigarette. Un peu plus loin, un chat grisonnant tournait en rond devant la porte-fenêtre. Il n'y avait aucune lumière, nulle part. Rien que le silence. Rien que l'absence.

Il referma les yeux pour tenter d'oublier ce qui existait pour rappeler ce qui avait peuplé ses dernières heures de veille. Il avait avalé un verre de tequila qui avait failli le faire vomir. Il avait cherché une tranche de citron qui n'était jamais venue. Il avait repoussé une personne. Elle était tombée après cela. Il ne s'était pas retourné. Il avait eu autre chose en tête qu'il n'avait jamais atteint.

Le goût de l'alcool remonta de son ventre et machinalement il porta à ses lèvres sa tasse pour dissiper ce souvenir. Son thé l'ébouillanta. Par réflexe il lâcha la tasse qui vint frapper la table dans un bruit grinçant. Sa boisson rebondit, s'éparpilla, manqua de lui brûler les jambes. Il pesta, se retourna, prit une éponge fatiguée avec laquelle il essuya le plus gros du dégât avant de la jeter derrière lui dans le fatras de vaisselle souillée de la semaine. Il ramassa la tasse. De son bord et sur près de deux centimètres, une craquelure était née. Sur sa tasse à thé. Offerte il y a longtemps par une amie qui ne l'était plus. Ce dernier détail n'avait pas vraiment d'importance. Elle l'avait été.

Il passa son doigt sur la surface fissurée. Il pouvait sentir, loin, très loin, la ligne qui avait été créée. Il s'approcha du robinet et remplit la tasse d'eau, puis revint vers la table, posa la tasse sur la surface et s'assit en face d'elle, le corps avachi, les épaules au niveau des coudes et les coudes sur la table, les avant-bras croisés, le menton fiché sur son poignet droit. Il regardait la fêlure. Vérifiait si le liquide s'en échappait.

Il attendit. Il voulait vérifier si sa tasse était brisée. Il voulait savoir s'il pouvait la conserver. Si

elle était percée, si elle ne pouvait plus contenir de thé, quel aurait été l'intérêt de conserver une tasse de thé dans laquelle il n'aurait plus pu boire?

Cinq coups à la porte le tirèrent de sa contemplation momentanée. Il se leva, regarda à regret la tasse qu'il n'osait toucher, se rendit à la porte et l'ouvrit. De l'autre côté, le facteur, un vieil homme aux rides profondes et aux dents jaunes souriait, un colis entre les mains. Il lui demanda comment il allait, comment se passait sa tournée. Le facteur le remercia de son intérêt, lui fit un bref topos de ce que les heures froides du jour lui avaient offert: dans la rue, un peu plus bas, la jeune femme était de retour sur son coin de trottoir, son carton mouillé sur lequel elle avait mal écrit entre ses mains, ses cheveux sales qui gardaient l'espace d'une couleur qui avait mal fini; au croisement de la rue avec le boulevard, un cadavre de chien attendait d'être ramassé, la langue pendante, les yeux révulsés, le ventre gonflé; un mouvement inhabituel agitait l'ancien magasin d'antiquités, un camion était stationné devant. Autrement, des lettres, encore des lettres qu'il fallait distribuer, mais de moins en moins, surtout des factures. Parfois des colis, comme pour lui. Il ne pouvait rester. Sa voiture l'attendait, son moteur ronronnait. Il lui tendit le papier qu'il devait signer, ce qu'il fit, puis il redescendit les marches, le pas léger de celui qui a marché toute sa vie, et se rendit à la boîte aux lettres suivante.

Il referma la porte. Sur le dessus de la boîte, il pouvait voir le descriptif du contenu. C'était la maquette finale de son dernier montage. Il déchira le contenant, jeta un oeil rapide aux pages comme on brasse un jeu de cartes et jeta le magazine sur une pile d'exemplaires plus anciens. Il n'y avait aucun intérêt à lire ça, et il connaissait déjà le design. Et il devait aller travailler. Mais pas avant une douche.

Il fit un crochet par sa chambre pour prendre des vêtements propres, rentra dans la salle de bain, fit voler d'un mouvement de genou ses sous-vêtements et se glissa sous le rideau d'eau tiède. Le contact de l'eau sur sa peau le fit frissonner avant de lui rappeler une partie oubliée de sa soirée. Il était rentré dans des toilettes se passer de l'eau sur le visage. Il s'était regardé dans le miroir, dans l'atmosphère rouge et terne du club, pour se donner le courage de retourner dans la foule. Les gouttes qui avaient glissé dans ses yeux et sur son nez l'avaient hypnotisé. Il était resté jusqu'à ce qu'une ultime goutte s'attarde durant dix secondes sur l'aile gauche de son nez. Ou alors c'était la droite. Était-ce sur son visage ou celui de son reflet?

Il se savonna, se rinça, sortit, se sécha, s'habilla. Il se sentait un peu mieux. Il respirait mieux. Il sortit de la salle de bain, retourna dans la cuisine prendre une barre de céréales qu'il porta à sa bouche mais il ne mâcha pas tout de suite. La tasse était toujours là. Seule sur la table. Il eut envie de se faire une nouvelle tasse de thé et il ne le voulait pas en même temps. Il n'avait pas le temps, et la tasse était fêlée.

Avec un grincement de frustration il tourna le dos à sa cuisine, s'empara de sa veste qui pendait, sans vie, sur le coin supérieur de sa porte de patio et sortit tout en l'enfilant. Il marcha sans motivation sur les trottoirs que le givre de la nuit délaissait, passa à côté de la femme sans-abri qui tourna vers lui son carton gondolé. Il ne vit pas le message qui y était inscrit. Il ne vit que la faute d'accord. Il la dépassa sans porter la main à son portefeuille. Il n'avait jamais rien d'autre que des billets de toute façon. Il continua son chemin, s'arrêta sur le bord de la route, et pendant que le feu lui interdisait de passer, il observa les agents de la voirie qui retiraient la carcasse sans vie du chien écrasé. Le feu passa au vert. Il traversa, passa à côté du centre d'apprentissage devant lequel patientaient de jeunes adultes dans l'attente de l'ouverture des portes. Ce n'est qu'alors qu'il se demanda si la bête avait un collier. Allait-il manquer à quelqu'un? Cette personne potentielle allait-elle un jour savoir quel funeste fin avait attendu cet animal? Il secoua

la tête pour chasser ces pensées inutiles. Il était trop tard pour faire demi-tour, et ce n'était pas son travail.

Il longea le parc. Il longea les magasins. Il longea une église sur le parvis de laquelle se trouvaient les fidèles qui sortaient de la messe du matin. Il observa leurs tenues. Il observa surtout leur regard, le même regard. Un regard plein de certitudes. Un regard plein de confiance. Ils devaient le voir comme une partie de cette masse inculte et perverse qui fuyait les vraies idées, le vrai savoir. Ils devaient se sentir tellement suffisants de leur propre place dans l'univers de leur Dieu. Il les dépassa sans leur porter plus d'attention. Leur regard de pierre n'en valait pas la peine.

Il ouvrit la porte du bâtiment qui contenait les locaux de son entreprise et monta les marches une par une, une main sur la rambarde, l'autre dans sa poche à la recherche de ses clés. Il ne les trouvait pas. Il arriva devant la porte de son studio de travail. Il frappa. Personne. Il jeta un oeil à son téléphone. Son collègue lui avait envoyé un message. Il était parti chez un client. Il ne rentrerait pas avant plusieurs heures. Il se pencha et posa son front sur la porte. Il allait devoir retourner chez lui. Ou il pourrait appeler un serrurier.

Il chassa cette idée d'un mouvement de paupières. Il n'allait pas payer une fortune pour s'éviter un simple trajet de trente minutes. Mais ressortir...

Une porte au bout du couloir opposé au sien lui parvint et lui fit tourner la tête. C'était le vieil homme chinois de l'entreprise d'impression qui sortait pour aller chercher son café de l'autre côté de la rue. Il était neuf heures quarante-cinq. Il se redressa, replongea les mains dans ses poches et suivit le quinquagénaire. Le vent lui saisit les yeux comme un mauvais rêve, comme un souvenir que l'on croyait avoir fait fuir. Les larmes lui vinrent qu'il essuya d'un coup de sa manche gauche.

Il tourna sur sa droite et reprit le chemin qu'il avait suivi cinq minutes auparavant. Devant l'église, les fidèles s'étaient dispersés, ne laissant aux marches et au parvis que l'indifférence des travailleurs lancés dans leur course quotidienne. Un peu plus loin, un couple de punk aux pantalons déchirés et aux blousons en cuir se balançaient au rythme d'une chanson depuis longtemps éteinte. Une casquette aux motifs militaires placée entre eux sans plus d'indication contenait une demie douzaine de pièces diverses. Ils s'avançaient vers chaque passant et les alpaguaient de leur sourire partiellement édenté pour un peu de monnaie, une cigarette, n'importe quoi. Quand il fut suffisamment proche d'eux, l'un des marginaux lui demanda une cigarette.

«Je ne fume pas, répondit-il»

- menteur!

- Vous me traitez de menteur, répondit-il avec une tension non dissimulée.

- Parfaitement! Tu m'en as donné deux cette nuit.

- Vous devez me confondre avec une autre personne alors, répliqua-t-il d'un ton qui semblait vouloir clore la conversation.

- Hé! Je me souviens de toi aussi, tu nous as passé des clopes cette nuit j'en suis sûre.

Il ne prit pas la peine de continuer cette discussion sans sens et les dépassa, mais il pouvait

toujours sentir le poids de leur regard et la pression de leurs mots sur lui. Et si...

Il continua de marcher. Que lui importait la parole de ces personnes. Oui, peut-être avait-il fumé la veille, mais en quoi cela aurait-il eu de l'importance. Il regretta immédiatement d'avoir choisi de rentrer chez lui. Il aurait pu attendre le serrurier au café, faire passer la note sur les frais de leur entreprise, rester au chaud... Pourquoi cette décision de marcher. Quelle idée.

Il passa devant le vieux magasin d'antiquités dont lui avait parlé le facteur. Garé sur le trottoir, un camion aux trois-quarts rempli du fatras qu'avaient contenu les locaux était entouré d'un fourmillement de déménageurs qui traitaient les objets comme on traite les carcasses de voitures. Il y avait de tout: des meubles dévorés par des vers, des lustres aux âges indéterminés qui avaient été entassés sans prendre gare à leurs garnitures, des cartons qui dégueulaient de livres vermoulus, des boîtes qui contenaient des boîtes qui contenaient des boîtes, d'autres boîtes qui contenaient de la vaisselle. Il s'arrêta au niveau du véhicule. Une idée lui avait traversé l'esprit. À un des hommes qui convoyait un meuble que seul le vernis tenait miraculeusement en place avec l'un de ses collègues, il lui demanda qui était leur employeur. Il eut comme réponse ce à quoi il s'était attendu: le bâtiment avait été racheté à la ville qui le possédait depuis que l'ancien propriétaire, un vieil homme émigré qui était parti de la même manière qu'il était arrivé, avait disparu. Eux n'avaient reçu comme ordre que de vider les lieux avant que le bâtiment ne soit détruit, pour qui sait quel chantier résidentiel. Aussi, non, il n'y avait aucun problème à ce qu'il entre fouiller un peu, tant qu'il ne dérangeait pas leur travail.

Un peu moins de dix minutes plus tard, il ressortit avec dans ses mains une tasse à l'émail légèrement jauni, aux motifs floraux orientaux mais parfaitement conservée. Il passa devant la jeune mendicante qui le regarda avec le même regard implorant qu'il se garda bien de croiser. Il monta les marches qui menaient à son appartement, ouvrit la porte, la passa, la referma, se déchaussa rapidement, alla jusqu'à sa cuisine, y trouva sa tasse fêlée sous laquelle une petite flaque s'était formée de l'eau qu'il y avait mis, la prit et sans un regard de regret la jeta dans la poubelle. À la place qu'elle avait occupée, il posa sa nouvelle tasse, se retourna, appuya sur le bouton de sa bouilloire et se rendit dans sa chambre. Sur le fauteuil il trouva son pantalon de la veille, fouilla ses poches pour en ressortir son trousseau de clés qu'il glissa immédiatement dans sa poche.

Il retourna dans la cuisine, prit un sachet de thé qu'il mit dans la théière et y versa l'eau bouillante. Le liquide d'un ton de miel peupla la presque sphère de verre. Il attendit deux minutes, l'oeil vague, les doigts de sa main droite qui jouaient avec ses clés.

Il souffla sur son thé, testa la température et but sa première gorgée.

C'est alors qu'il se souvint de ce qu'il avait fait la veille. Tout lui revint.

Il continua de boire, tranquillement.

Sa tasse finie, il retourna vers l'entrée, se chaussa, ouvrit la porte et partit.